



BRILL

Review: [untitled]

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 20, No. 2 (Mar., 1920 - Mar., 1921), pp. 157-163

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526608>

Accessed: 18/02/2011 04:56

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

les notices sur les états coréens. Toute l'histoire est empreinte de traits légendaires, qui ne lui donnent guère de valeur que pour le folk-lore. Quant au Fou-sang, on ne saurait trop regretter l'aberration qui, de DE GUIGNES à VINING, y a fait souvent chercher l'Amérique. La contagion a gagné jusqu'à la Chine. L'un des coryphées de la révolution chinoise, M. 章炳麟 TCHANG PING-LIN, n'a-t-il pas soutenu naguère que le pèlerin Fa-hien, en revenant des Indes, avait fait un crochet par l'Amérique. C'est ce qui expliquait selon lui que bien des noms géographiques américains, en particulier celui de la Cordillère des Andes, soient si évidemment « sanscrits »!

P. PELLIOU.

Emile HOVELAQUE, *Les peuples d'Extrême-Orient. La Chine* (*Biblioth. de philos. scientifique* dirigée par le D^r Gustave Le Bon), Paris, E. Flammarion, 1920, in-12^o, pp. 286.

M. E. HOVELAQUE, aujourd'hui inspecteur général de l'Instruction publique, fut un des premiers universitaires qui bénéficièrent des bourses de voyage « autour du monde » fondées par M. Albert KAHN, et c'est ainsi qu'en 1899 il visita l'Extrême-Orient. Il le fit en poète et en artiste, et revint plein d'une sympathie et d'un enthousiasme que vingt ans n'ont pas affaiblis. C'est en ami des Extrêmes-Orientaux qu'il a entrepris d'écrire, pour la section d'histoire générale de la *Bibliothèque de philosophie scientifique*, deux volumes consacrés l'un à la Chine, l'autre au Japon, et dont le premier a paru voilà quelques mois. Un livre signé de ce nom et paraissant dans cette collection à gros tirage — l'exemplaire que j'ai sous les yeux est déjà du 4^e mille — ne saurait passer inaperçu.

L'ouvrage m'a un peu déçu. Je ne parle pas des noms estropiés et des erreurs de dates¹⁾; mieux vaudrait sans doute qu'il n'y en

1) Il y a beaucoup des uns et des autres, comme « Hiu-Tsung » (p. 184) au lieu de Houei-tsong, « Chao-Tu-mien » (p. 188) qui paraît être pour Tchao Song-nien, « Karatoum »

eût pas; encore importe-t-il assez peu au public à qui le livre s'adresse. Mais si M. Hovelaque avait montré son manuscrit à l'un ou à l'autre de nous, nous lui aurions, je crois, formulé amicalement pas mal d'objections singulièrement plus graves. Dès qu'on veut sortir des pures impressions contemporaines et parler de la vieille Chine, il est dangereux d'avoir pour sources principales des œuvres aussi suspectes que la *Western Origin of the Chinese Civilization* de TERRIEN de LACOUPERIE, *Le peuple chinois* de FARJENEL ou *La cité chinoise* d'Eugène SIMON. Sur la foi de chacun de ces auteurs, on en arrive ainsi à donner une importance indue à des hypothèses qui sont le plus souvent des erreurs.

C'est ainsi que, pour l'origine des Chinois, M. Hovelaque invoque une fois de plus les prétendues tribus «Bak» qui seraient venues d'Elam en Chine, et reproduit (p. 98-102) les rapprochements fantaisistes de Terrien de Lacouperie, y compris celui de Bagdad, nom cependant purement iranien d'une ville qui ne fut fondée qu'à l'époque musulmane. La citation des RECLUS sur l'évolution de l'écriture chinoise partie de l'écriture cunéiforme ne repose sur aucun fait réel, sur aucun document connu. M. Hovelaque conclut: «Un fait paraît infiniment vraisemblable, pour ne pas dire certain: c'est celui d'une immigration de colons venus de l'Ouest». Mais non; rien n'est moins certain, et la thèse n'a même pas jusqu'ici d'indice de vraisemblance. Les caractères somatiques, la langue (car Lacouperie ne parlait pas seulement de l'écriture, mais aussi de la langue) apparentent les anciens Chinois aux autres populations de l'Asie orientale. Nous savons peu de chose sur les influences étrangères qui ont pu s'exercer en Chine dans ces temps très lointains, mais toute l'argumentation de Terrien de Lacouperie s'appuie sur des

(p. 195) pour Karakorum, etc. Le traité de Nertchinsk n'est pas de 1769 (p. 199), mais de 1689. Leang K'i-tch'ao (p. 216), Leang Ki-tchéou (p. 242), Leang Ki-chéou (p. 245) ne sont qu'un seul et même personnage.

textes mal contrôlés, mal datés, qu'il a souvent mal compris; leur accumulation fait peut-être impression sur un profane; quand on y regarde de près, le château de cartes s'écroule.

M. Hovelaque insiste à bon droit sur le traditionalisme qui a maintenu la civilisation chinoise sensiblement dans les mêmes cadres pendant près de 3000 ans; encore ne faudrait-il pas l'exagérer. Pour M. Hovelaque «l'époque capitale est celle où le Tchéouli a été rédigé... A coup sûr, aucun livre, pas même la Bible, n'a eu une influence comparable à celle qu'a exercée le Tchéou-li. C'est lui qui a réglé et fixé pour toujours jusqu'aux moindres détails de la vie chinoise: on peut voir avec quelle minutie par les citations que j'en ai données au sujet de l'engrais humain...» (p. 130—131); «vingt-cinq dynasties historiques se sont succédé, les invasions, les révoltes ont tout ravagé, sans qu'un iota du culte qui régit la Chine ait été modifié» (p. 127). La comparaison de l'influence du *Tcheou li* à celle de la Bible est en réalité reprise de M. HIRTH, *The Ancient History of China*, p. 108; mais là où M. Hirth, sinologue, avait mis «probably», M. Hovelaque écrit «à coup sûr». Je crois d'ailleurs que, dans l'occasion, M. Hirth allait déjà trop loin. Le *Tcheou li* est essentiellement un tableau de l'organisation administrative des Tcheou. Sur son autorité avant les Han, nous ne savons autant dire rien; la littérature confucéenne est muette à ce sujet. Après les Han, l'éducation traditionnelle des Chinois se fait au moyen des «quatre livres» et des «cinq classiques»; mais dans les «cinq classiques», c'est le *Li ki* qui représente les rituels, et non le *Tcheou li*. En réalité, le sens d'un très grand nombre de rites anciens s'est perdu, et beaucoup de rites nouveaux se sont créés. Le *Tcheou li* est un ouvrage d'un intérêt puissant pour l'étude de l'organisation (au moins de l'organisation théorique) des Tcheou; mais il suffit d'ouvrir les ouvrages de M. DE GROOT sur la religion chinoise pour reconnaître que, depuis lors, le culte a beaucoup délaissé et beaucoup

innové. Quant à l'« engrais humain », je doute qu'il doive intervenir ici. M. Hovelaque lui fait jouer une sorte de rôle symbolique, à la suite d'Eugène Simon, « pour qui cet engrais est la base de la civilisation chinoise » (p. 36), et reproduit à son sujet (p. 35—36), toujours d'après Simon, une longue citation « du Tcheou-Li, rites agricoles minutieux formulés 100 ans avant l'ère chrétienne ». Je n'ai pas actuellement sous la main le livre d'Eugène Simon, mais il y a ici quelque confusion; le *Tcheou li* n'est pas un recueil de rites agricoles; il ne date pas de 100 avant l'ère chrétienne; enfin le passage sur l'« engrais humain » ne s'y trouve pas.

Et pour en finir avec les critiques, je crains que la lecture du livre de M. Hovelaque ne laisse pas une impression exacte de ce qu'ont été les rapports entre l'Extrême-Orient et l'Occident. Dans sa sympathie, en soi fort légitime, pour les Orientaux, l'auteur ne voit chez les Européens en Chine — à l'exception des Jésuites français — que sottise, grossièreté et barbarie¹⁾. Quand il s'agit de flétrir les excès des Occidentaux, il prend de toutes mains: (p. 197) ragots de PINTO, ce « prince des menteurs »; (p. 94) anecdote au moins douteuse de Loti, etc.²⁾ Quand les Européens arrivent en Chine au XVI^e siècle, « leur premier soin fut d'expulser des ports les Arabes qui alors détenaient le commerce »; et « il est à remarquer que ces marchands arabes, pacifiques et policés, n'ont jamais eu de difficultés avec la Chine. . . . La haine de l'étranger est née de l'inqualifiable

1) Par contre, M. Hovelaque dit (p. 60) qu'en Extrême-Orient « le moindre coolie sait non seulement lire et écrire, mais peindre et composer des poèmes, jouit d'une œuvre d'art raffinée, a le souci du beau langage et des belles manières ». Pauvre coolie!

2) L'histoire est possible; il y a des goujats partout, et les Chinois ont jeté aussi des crucifix aux latrines. Mais on ne saurait trop se méfier de ce qu'on raconte en Chine au voyageur de passage. Loti est un merveilleux évocateur de sites; pour les faits précis, sa caution est médiocre. Ses *Derniers jours de Pékin* sont essentiellement la réunion d'articles qu'il envoyait alors au *Figaro*; mais il en a supprimé un, celui où, sur la foi d'un télégramme inexact, il décrivait en témoin oculaire l'incendie du Yong-houo-kong qui n'a jamais brûlé.

conduite des « diables rouges » (p. 197). C'est là oublier le soulèvement des Musulmans de Canton au VIII^e siècle, et les plaintes réitérées formulées contre les Musulmans aux XIII^e et XIV^e siècles. L'exposé des rapports entre l'Europe et la Chine, de cette « douloureuse histoire, et honteuse pour l'Europe », de ce « morne récit presque ininterrompu d'agressions sauvages de notre part » (p. 195) commence par l'envoi des missions de Plan Carpin et de Guillaume de Rubrouck; mais l'auteur n'a pas un mot de réprobation pour les effroyables massacres auxquels se livraient alors les hordes mongoles, et qu'aucune agression occidentale n'avait cependant provoqués. Je suis loin d'approuver l'incendie du Palais d'Été en 1860, mais je me représente cependant l'indignation des alliés dont les parlementaires avaient été lâchement attirés dans un guet-apens, et dont ils retrouvaient les cadavres mutilés ou les survivants torturés; M. Hovelague, en parlant seulement de « mauvais traitements » infligés aux parlementaires (p. 204), me paraît bien indulgent. Quant au soulèvement des Boxeurs et à la guerre russo-japonaise, les Légations européennes d'Extrême-Orient n'ont pas montré la « sereine ignorance » et la « merveilleuse incompréhension » dont M. Hovelague les accuse (p. 221 et 224). Elles ont averti leurs gouvernements, leur ont dénoncé le péril imminent, les ont adjurés d'agir pendant qu'il était encore temps: les télégrammes de M. PICHON en 1900, ceux de nos agents diplomatiques et militaires de Tôkyô en 1904 (sans compter ceux du ministre russe ROSEN) sont là pour en faire foi. Ce n'est pas la faute de ces agents si les chancelleries européennes ne les ont pas écoutés.

Je suis ainsi en désaccord sur bien des points avec mon ami Hovelague. Mais il est d'autres parties de son livre qui me paraissent d'une vue plus juste, et qui répandront dans le public des idées que je crois saines. Telle cette caractéristique du rôle ancien de la Chine dans l'histoire de l'humanité (p. 114): « Elle se sentait,

et elle était, infiniment supérieure aux pays qui l'entouraient. . . . Son incommensurable orgueil et son immobilité s'expliquent donc encore par là: elle n'a reçu de partout que des confirmations de son génie propre et de sa supériorité; et ce fait est capital. Elle se croyait, et elle était, le centre de son monde, et la plus haute expression de l'humanité de son Asie». De même la personnalité et le rôle de Confucius sont retracés en fort bons termes (p. 132—141). Et l'exposé du taoïsme (p. 141—160), moins neuf cependant que l'auteur ne le suppose, est finement nuancé et joliment exprimé¹). Mais c'est surtout dans le chapitre relatif à l'art (p. 166—194) que son sentiment très vif et déjà ancien des choses de l'Extrême-Orient a heureusement servi M. Hovelaque²). Les lecteurs de la *Bibliothèque de philosophie scientifique* trouveront là des notions qu'ils ne pouvaient jusqu'ici acquérir que dans des ouvrages coûteux, presque tous épuisés et le plus souvent rédigés dans des langues étrangères. Je me demande parfois si une certaine révision de ces notions ne s'imposera pas par la suite. La prédominance du paysage date surtout des Song; mais les catalogues anciens nous montrent qu'avant les T'ang et sous les T'ang, la peinture de portraits et de scènes tint une grande place. Le sentiment artistique de la nature universelle au détriment de celui de l'individu est dans une certaine mesure, à mon sens, un phénomène relativement tardif.

Les appréciations de M. Hovelaque sur la situation politique actuelle de la Chine me paraissent plus justes que beaucoup de celles qu'il porte sur son passé. Il n'a pas tort quand il qualifie la

1) Mais pourquoi diable opposer à Confucius, homme du Nord, Lao-tseu « certainement originaire du Sud » (p. 142)? Les traditions relatives à Lao-tseu sont suspectes, mais toutes s'accordent à le faire naître dans l'extrême Nord du Ngan-houei actuel, bien au Nord du Fleuve Bleu. Il faut ou bien s'y tenir, ou admettre que nous ne savons rien de Lao-tseu. Par ailleurs, les arguments de M. Giles contre l'authenticité du *Tao t'ou king* ne sont pas tous bons, et sa discussion n'est pas « sans réplique » (p. 142).

2) Je signalerai aussi ce que M. Hovelaque dit (p. 23) de l'influence de la Chine sur la Hollande. L'idée vaudrait d'être poussée et vérifiée.

majorité des révolutionnaires chinois de «babous» (p. 232), et on ne saurait, sauf quelques honorables exceptions individuelles, mieux caractériser le chaos où se débat ce malheureux pays que par cette phrase de la page 259: «En réalité la Chine n'est ni gouvernée, ni représentée, ni renseignée: une poignée d'intellectuels primaires au milieu de l'indifférence et de l'inertie générales se débat contre une poignée de mandarins et de militaires corrompus qui défendent leurs prébendes en dissipant pareillement les ressources de la Chine». Je souscrirais aussi pour ma part à la conclusion, encore qu'elle surprenne peut-être un peu après le reste du livre: «Pour l'Asie, notre civilisation est matérielle, laide, inquiète, inhumaine. Soit. Mais elle vit: et les plus hautes civilisations de l'Orient ne sont guère que de belles mortes». Je ne doute pas d'ailleurs qu'après la période de transition actuelle, la Chine modernisée ne finisse par prendre dans le monde une place éminente, conforme à la valeur de sa race et à l'immensité de sa population.

P. PELLIER.
